

L'histoire de la faculté des Sciences de Montpellier vue par deux potaches*

Valdo Pellegrin & Jean-Louis Cuq **



Nous allons vous conter l'histoire de la faculté des Sciences de Montpellier vue par deux potaches Valdo et Jean-Louis qui ont fait leurs études ensemble dans cette noble institution, puis y sont restés comme enseignant-chercheur, soit près de 45 ans de vie commune dans cette maison, nous précisons, en tout bien tout honneur. Dans ce récit vont se mélanger allègrement notre vécu, nos souvenirs sans doute un peu édulcorés par notre mémoire de septuagénaires en 2014 et aussi par le poids de la tradition souvent transmise et déformée par l'oralité.

1. Les débuts de la faculté des Sciences

Les débuts de la faculté des Sciences sont difficiles. En 1809 sept chaires sont créées dans notre faculté naissante et cinq professeurs et le doyen sont nommés. La faculté ne commence à fonctionner qu'en 1810 avec la nomination des deux derniers professeurs et l'inauguration officielle. Celle-ci se déroule le 30 mai 1810 dans l'église Notre-Dame-des-Tables, ancienne chapelle des Jésuites. Tout le personnel enseignant de la ville est présent : instituteurs, professeurs du lycée et des facultés ainsi que l'inspecteur d'académie, le recteur, le préfet et l'évêque. C'est alors que dans la solennité de cette cérémonie, monsieur le recteur de l'académie de Montpellier, le professeur Charles-Louis Dumas, également doyen de la faculté de médecine, commence son discours. Cet homme est un spécialiste des discours pompeux prononcés devant de hautes personnalités. Ses discours sont empreints d'une réelle éloquence, de connaissances historiques et d'éloges de ses contemporains. Charles-Louis Dumas parle, parle..., et aussi s'écoute un peu parler ! Le temps passe, le public s'impatiente. Certains quittent l'église pour aller manger un panini ou un kebab dans la rue de l'Aiguillerie toute proche. Au bout de trois heures, Charles-Louis Dumas termine enfin son discours sous un tonnerre d'applaudissements qui en dit long sur le soulagement de l'assistance. Mais il faut se rendre à l'évidence : on n'a plus le temps d'écouter le discours du doyen de la faculté des sciences, Daniel Encontre et du doyen de la faculté des lettres, Jean-Alexandre de Carney. Il est impératif, vu l'heure, de passer immédiatement à la prestation de serment des nouveaux professeurs devant Monsieur le préfet représentant de sa majesté l'Empereur Napoléon I^{er}.

Ainsi dès sa naissance, la faculté des Sciences, par le biais de son doyen, est réduite au silence, bâillonnée, privée d'expression par les autorités supérieures et le pouvoir central !

2. Première plainte à propos des locaux.

Et ce n'est pas terminé, car la faculté n'a pas de locaux attribués. Elle finit par être logée au premier étage de l'hôtel de Jacquet, 3 rue Saint-Ravy. De toute évidence, les locaux sont trop petits. Par manque de place, beaucoup d'étudiants sont obligés de rester debout pendant les cours et les professeurs sont empêchés d'effectuer leurs démonstrations expérimentales. Le plus

brimé, bien sûr, est le professeur de chimie Joseph Anglada. Il ne cesse d'écrire aux autorités universitaires pour réclamer plus d'espace et plus de crédits.

Il y a quelques années, notre collègue physicien Claude Alibert avait publié dans le bulletin de la fac (à l'époque c'était un bulletin papier), une lettre émanant visiblement d'un professeur qui réclamaient plus de moyens à ses supérieurs. En la lisant nous nous demandions tous quel était celui de nos collègues qui avait écrit cette lettre. Et, oh surprise ! En bas de page Alibert révélait qui était l'auteur de ces lignes. Non point un collègue d'aujourd'hui, mais le professeur de chimie de la faculté des Sciences de 1814 ! Comme quoi il y a une permanence à travers les siècles des revendications dites légitimes selon le vocabulaire des syndicalistes.

3. Une retraite bien méritée ou pas de retraite du tout.

A propos des revendications légitimes vous connaissez tous celles qui consiste à réclamer la retraite à 60 ans après 37 ans et demie de bons et loyaux services. Un exemple frappant est celui du professeur Marcel de Serres (1780-1862) qui occupe dès 1809 la chaire de minéralogie-géologie à l'âge de 29 ans. Il meurt en 1862 à l'âge de 81 ans après avoir occupé cette chaire pendant 53 ans. C'est une gloire de notre faculté qui a soutenu avec raison, contre Cuvier, l'existence possible d'hommes fossiles.

4. La découverte du brome par Balard

De 1816 à 1837, soit durant 21 ans, la faculté des Sciences a été hébergée provisoirement, j'insiste sur le provisoirement, dans l'hôtel de Manse, rue Embouque d'Or. C'est à cette époque qu'un jeune pharmacien, préparateur de chimie du professeur Joseph Anglada, publie en 1826 ses recherches sur un nouveau corps simple qu'il a découvert. Gay-Lussac lui suggère de l'appeler « Brome » du grec « Bromos » qui veut dire « qui pue ». On a donc découvert à Montpellier une substance qui pue.

Le monde entier a les yeux braqués sur Montpellier en se demandant comment une université de province démunie de moyens a pu engendrer une telle découverte.

Dès la parution du travail de Balard, Gay-Lussac en informe le chimiste allemand Justus Liebig. Celui-ci se souvient alors qu'une entreprise lui avait confié l'année précédente un flacon contenant une substance à analyser. Après un examen rapide, Liebig avait conclu qu'il s'agissait de chlorure d'iode ICl. Reprenant alors les expériences de Balard, Liebig s'aperçoit qu'en fait c'était du brome !

En 1833, le professeur Anglada décède et Balard lui succède comme professeur de chimie. C'est un homme cultivé, affable, mais totalement dépourvu d'autorité. Ses cours sont l'objet de chahuts à répétition. Un jour, le doyen Félix Dunal et les autres professeurs viennent en robe au premier rang assister à un cours de Balard. Bien sûr, ce jour-là, personne n'a osé bouger et il se dit que les étudiants ont compris l'avertissement.

Il était normal d'honorer Balard et sa découverte en donnant son nom à un grand pôle de chimie languedocien que l'Europe entière va bientôt nous envier. Les travaux de construction du « Pôle Balard » ont commencé par la destruction du centre de transfusion sanguine (CTS). Et lorsque je passe sur l'avenue Emile Jeanbrau à côté de ce monstrueux tas de gravats, décombre du CTS, j'ai une pensée émue pour le professeur Pierre Cazal.

En effet, le professeur Pierre Cazal (1917-retraite en 1986), achète en 1959 le terrain de la Motte Rouge sur lequel il fait édifier le centre de transfusion sanguine inauguré en 1962. Le professeur Cazal est un hématologue mondialement connu. Il a construit le CTS à cet endroit, sur l'avenue Emile Janbreaux, pensant que la faculté de médecine serait construite entre l'hôpital St-Eloi et le CTS. Mais dans les années 1960, les médecins préférèrent rester au centre ville et c'est la faculté des Sciences qui est construite sur cet emplacement. Cinquante ans plus

tard, la faculté de médecine est contrainte de quitter le centre ville pour être reconstruite près de l'hôpital Lapeyronie et le CTS est rasé pour laisser la place au pôle Balard. Quand le professeur Cazal prend sa retraite en 1986, c'est Jean-Marie Emberger, petit-fils de Charles Flahault qui lui succède.

5. L'installation dans la maison Plantade en 1837

En 1837, la ville achète la maison Plantade, 2 rue Saint-Pierre, au bout de la place de la Canourgue, pour y reloger la faculté des Sciences. La faculté dispose enfin d'un espace suffisant et même, pour la première fois, d'un amphithéâtre. Mais la satisfaction des professeurs est vite tempérée quand ils apprennent que le recteur Gergonne, leur collègue, a décidé d'y loger aussi la faculté des lettres recréée en 1838. Pour le recteur Gergonne, il s'agit simplement de partager un amphithéâtre. En signe de protestation, les professeurs de la faculté des Sciences n'assistent pas à l'inauguration des nouveaux locaux. Par bonheur, la municipalité offre en 1840 à la faculté des lettres, le rez-de-chaussée de la bibliothèque municipale.

6. L'inconsolable Edouard Roche

Edouard Roche fera toute sa carrière dans la maison Plantade. D'abord étudiant, de 1840 à 1844, en mathématiques et astronomie, il part à Paris de 1844 à 1847 où il est l'élève de Le Verrier, Cauchy et Liouville. Il assiste en 1845 à la découverte de la planète Neptune prévue par le calcul par Le Verrier. En 1847, il a le mal du pays et rentre définitivement à Montpellier. Le 17 novembre 1847, il épouse Marie Rigal....qui meurt d'une pneumonie six jours plus tard. Il ne s'en remettra jamais, et il se dit que c'est depuis ce jour là qu'il n'a plus jamais souri ! Comme chercheur, Edouard Roche a fait de nombreuses découvertes en mécanique céleste. Tous les astrophysiciens du monde connaissent la « limite de Roche »(1849) en deçà de laquelle un satellite est nécessairement démantelé par les forces de marée exercées par la planète Terre. On voit immédiatement l'importance de la limite de Roche pour l'application aux satellites artificiels (rappelons que le premier sputnik a été lancé le 4 octobre 1957). C'est pourquoi en 1960 l'Union Astronomique Internationale a donné le nom d'Edouard Roche à un cratère de la Lune. Vous comprendrez ma déception lorsque j'ai appris que le cratère Edouard Roche est situé sur la face cachée de la Lune.

Si un jour, le centre spatial universitaire qui fabrique des nanosatellites comme Robusta, doit prendre le nom d'un astrophysicien, celui d'Edouard Roche paraît tout indiqué.

7. La polémique Martins-Crova

La faculté des sciences dans les années 1870 ne dispose pas d'un observatoire astronomique. La maison Plantade est trop vétuste pour supporter en son sommet un tel observatoire. Reste un terrain en haut de l'avenue de Lodève (à acheter) mais nécessitant un gardiennage jour et nuit, ou bien le jardin des plantes, terrain universitaire clôturé proche de la ville. Le directeur du Jardin des plantes Charles Martins (1806-1889) et la faculté de médecine sont contre cette construction, ils s'opposent en cela au professeur André Crova (1833-1907) et au doyen de la faculté des Sciences Gustave Chancel (1822-1890). Le recteur Charles réunit les deux parties, les écoute et tranche en faveur de la faculté des Sciences. Le 25 janvier 1879, le ministère ordonne impérativement la construction de l'observatoire dans le jardin des plantes et alloue même, avec un zèle inhabituel, un crédit pour cela.

Piqué au vif, Charles Martins publie aussitôt une brochure d'une dizaine de pages intitulée : « *Remarques scientifiques sur l'installation d'un télescope astronomique dans le*

jardin des plantes de la faculté de médecine de Montpellier ». Il y conteste le bien fondé d'édifier un observatoire dans le jardin.

La faculté des Sciences « attaquée dans sa dignité » répond sous la plume de Crova par une autre publication intitulée : « *Réponse aux remarques de M. Charles Martins sur l'installation d'un télescope dans le jardin des plantes de Montpellier* ». Ces écrits font l'objet de tirés à part qui circulent en ville. Cette polémique amuse beaucoup les montpelliérains.

L'observatoire est inauguré le 28 juillet 1879.

8. Flahault et l'institut de botanique

En 1889 est créé à Montpellier un institut de botanique. Un bâtiment est construit dans le jardin des plantes. Après de nombreuses causes de désaccord survenues les années précédentes entre la faculté des Sciences et la faculté de médecine au sujet de la jouissance du jardin des plantes, un modus-vivendi est établi entre les deux facultés. La faculté de médecine garde la direction du jardin des plantes et la faculté des Sciences prend celle de l'institut de botanique.

Charles Flahault (1852-1935), professeur de botanique à la faculté des Sciences est le premier directeur de l'institut de botanique de 1890 à 1927, soit pendant 37 ans. La venue de Flahault dans le Midi est due au hasard d'une nomination. Il ne connaît pas les régions méditerranéennes. A son arrivée, il est séduit par le climat et la richesse de la flore. Par contre il a une aversion prononcée pour le tempérament des gens du sud. On le sait à travers sa correspondance. De 1871, année de son entrée au pensionnat, à 1915, année de la mort de sa mère, il a écrit chaque semaine une lettre à sa mère, à laquelle il se confiait sans retenue. Cette correspondance a été publiée en partie par son petit-fils, Jean-Marie Emberger, dans un livre intitulé « *Herborisation en zigzag. Journal d'un botaniste* ».

Flahault trouve que les gens du Midi sont paresseux, les villes sales et bruyantes. Il écrit à sa mère le 26 juillet 1886 : « Ce Midi, qu'il serait agréable, s'il n'était pas habité ! ».

A une réception le 22 février 1887, chez le recteur : « J'y ai entrevu des femmes et des jeunes filles de ce pays-ci. Mauvaise éducation, gourmandises, conversations de portefaix. Rien ne manque aux filles du Languedoc... ».

Le 3 octobre 1901 à son arrivée à Tarascon au retour d'un voyage dans le Nord : « Voici que l'accent méridional réapparaît ; il me remet tout de suite en présence de la grossièreté méridionale, mais le beau ciel bleu compense singulièrement cet inconvénient.... » Le 7 juin 1881 à propos de Sète : « C'est étonnant comme on travaille peu dans ces régions chaudes ». Il faut dire que Flahault est un homme du nord, travailleur infatigable, et parfois très exigeant avec ses étudiants qui, entre eux, l'appelle « Fléau » !

Flahault épouse à 46 ans, en 1898, Marguerite Georgel de Nancy, avec qui il aura deux filles : Marie-Alice dite Pâquerette, car née le jour de Pâques, et Marguerite. Pâquerette épousera Louis Emberger, professeur de botanique à la faculté des Sciences et directeur de l'institut de botanique de 1937 à 1965, soit pendant 28 ans, contre 37 ans pour son beau-père. Mais Louis Emberger a mis par terre le bâtiment construit par son beau-père et a fait reconstruire entre 1950 et 1959, le bâtiment actuel de l'institut de botanique avec son aile consacrée à l'herbier, par l'architecte Jean de Richemond (1904-1983).

9 . Eugène Bataillon découvre la parthénogenèse en 1910.

Eugène Bataillon (1864-1953) est célèbre ici, car son nom figure sur l'adresse postale de notre université. Il est originaire du Jura et enseigne au lycée de Belfort, de Lyon puis à la faculté des sciences de Dijon de 1892 à 1919. C'est là qu'il découvre la parthénogenèse chez les vertébrés en 1910. Il a l'idée de piquer des œufs de grenouille avec un stylet de verre et

provoque ainsi le développement d'œufs non fécondés. Par la suite, il est professeur à Strasbourg (1919-1920), puis recteur à Clermont-Ferrand (1921-1924). Pour des raisons de santé, il cherche un poste dans une ville du Midi. Il est professeur de zoologie et d'anatomie comparée à la faculté des Sciences de Montpellier et directeur de la station de Sète de 1924 à 1932, date à laquelle il prend sa retraite.

Un jour, en me promenant dans la rue du Vieux Marché à Genève, je vois une plaque apposée sur l'immeuble du n° 38 précisant que c'est ici la maison natale de Charles Bonnet (1720-1793), naturaliste genevois qui a découvert la parthénogenèse. Je suis surpris car pour moi c'était Bataillon qui avait découvert la parthénogenèse. En fait je n'avais pas compris que Charles Bonnet avait découvert au XVIIIème siècle la parthénogenèse naturelle sur onze générations de pucerons, alors que Bataillon avait découvert en 1910 la parthénogenèse expérimentale, c'est-à-dire provoquée par l'homme.

Note : Charles Bonnet, philosophe et naturaliste genevois, appartient à une famille française émigrée après la Révocation de l'Edit de Nantes. A côté de sa découverte de la parthénogenèse naturelle, il est l'auteur d'ouvrages sur les insectes, sur la philosophie de la nature et sur la psychologie.

10. Pierre Humbert crée en 1927 le cadran solaire du Peyrou

Pierre Humbert (1891-1953) est élève de l'Ecole Polytechnique (1910). Après une thèse sur les surfaces de Poincaré prolongeant les travaux d'Edouard Roche, il est professeur de mathématiques et d'astronomie à la faculté des Sciences de 1919 à 1953. En 1919 il est chargé de mettre en place le certificat d'astronomie approfondie. Il est aussi professeur d'astronomie à l'Ecole Polytechnique (1942).

Au début des années 1920, il fait une série de conférences pour initier les montpelliérains aux nouvelles théories d'Einstein. Elles eurent un très grand succès.

Enfin, Pierre Humbert, auteur de plusieurs livres de vulgarisation, est le concepteur, en 1927, du cadran solaire du Peyrou. De type analemmatique, il permet de lire l'heure avec son ombre. Pour les spécialistes, ce cadran solaire est l'un des plus célèbres de France.

11. Jean Cabannes rate le prix Nobel de peu.

Jean Cabannes (1885-1959) est natif de Marseille. Il débute sa carrière à la faculté des sciences de Marseille (1914-1920). Il arrive à Montpellier en 1920 en physique. C'est un excellent pédagogue. Il travaille sur la diffusion de la lumière par les gaz transparents et en établit la théorie complète. Il est sur le point de publier ces résultats lorsqu'il décide de faire une dernière vérification. Pendant ce temps, en 1928, un indien de Calcutta, qui travaille sur le même sujet, publie ses résultats. Il s'appelle Chandrasekhara Raman. Le prix Nobel lui est décerné en 1930 pour sa découverte que l'on appelle désormais « Effet Raman ». Le roi d'Angleterre Georges V l'anoblit et le pauvre Cabannes n'a plus que les yeux pour pleurer de s'être fait ainsi coiffé sur le poteau.

12. La transition Mathias-Charles

Le doyen Paul Mathias (1894-1987) est un homme de petite taille qui enseigne la biologie et qui est très connu à Montpellier. Il est élu doyen de la faculté pour la première fois en 1939. Il est régulièrement réélu à 7 reprises si bien que son décanat dure 22 ans. Il gère la faculté en bon père de famille, poussant l'honnêteté et les économies budgétaires à un degré extrême.

Par exemple, à l'époque, les responsables montpelliérains qui doivent se rendre à Paris pour leur travail empruntent le train de nuit : départ de Montpellier à 22 heures pour une arrivée à Paris le lendemain à 7 heures. Au retour depuis Paris, les horaires sont les mêmes. Bien sûr il s'agit d'un train avec couchettes. Mais pour économiser l'argent de la faculté, le doyen Mathias prend un billet en seconde avec seulement une place assise !

Le doyen Mathias est aussi d'une honnêteté scrupuleuse. Il est l'organisateur principal des épreuves du baccalauréat. Pour éviter toute fuite sur les sujets du bac, il apporte lui-même dans les salles d'examen les enveloppes cachetées contenant les sujets. Ensuite il présente ces enveloppes aux candidats en leur faisant remarquer : «Messieurs les cachets sont intacts ».

Le doyen Mathias a aussi un côté philanthropique et paternaliste. A la fin de la guerre, il a récupéré des cartons entiers de biscuits vitaminés reçus dans le cadre de l'aide américaine. De 1944 à 1961, il distribue régulièrement ces biscuits aux étudiants.

En 1961, le doyen Mathias a 67 ans et il se verrait bien rempiler pour un 8^{ème} mandat de doyen. Mais un groupe de jeunes professeurs est bien décidé à la pousser vers la sortie, et c'est ainsi que le mathématicien Bernard Charles (né en 1924) a la surprise d'être élu comme nouveau doyen de la faculté des Sciences. A 37 ans, il est le plus jeune doyen de France, ce qui lui vaut les honneurs de Paris-Match ! Une photo de ce journal le montre en pleine action vêtu de son kimono de judoka, comme pour prouver sa jeunesse et son dynamisme !

Le décanat de Bernard Charles (1961-1967) est marqué par un évènement considérable pour notre faculté. En effet, le campus du Triolet, sur lequel nous sommes aujourd'hui, sort de terre.

C'est en 1963, première année de nos études supérieures, que ces nouveaux locaux furent mis à la disposition des enseignements. Sur un terrain de 32 hectares, la faculté bénéficie alors de plus de 145 000 m² de plancher contre 8400 m² dans l'ancienne université de la rue de l'Université.

Le Campus « Triolet » que nous découvrons était immense. Situé au Nord de Montpellier, cet ensemble a été construit sur un site que nous avons connu sous forme de « garrigue et bois de pins ». On peut d'ailleurs constater sur cette photo de 1964 que l'environnement du campus universitaire n'était pas trop urbanisé.

Salles de TP de biologie, de géologie, de chimie, de physique

Amphithéâtres 1 à 6



Hôpital Guy de Chauliac

Certains enseignements étaient encore dispensés à la « vieille » faculté rue de l'université à Montpellier, emplacement occupé aujourd'hui par le rectorat. Les locaux, qui ne devaient pas du tout respecter les règles minimales de sécurité, étaient vétustes. Les petits amphis au sol en plancher, aux bancs et « planches » de prise de notes en bois à la surface irrégulière, étaient d'un autre âge. Poussiéreux, bondés, mal éclairés, inconfortables, nous y avons suivi certains enseignements avec plaisir car certains enseignants étaient « supers ». Cependant, être présent au cœur de ville, présentait quelques avantages. De nombreux bistros sympas nous attendaient après les cours.

La transition avec le Triolet dura quelques mois et engendra de nombreuses difficultés, le nouveau campus au nord de Montpellier étant très mal desservi par les transports en commun. Au début nous faisons le trajet à pied ; au moins 30 minutes en marchant vite.

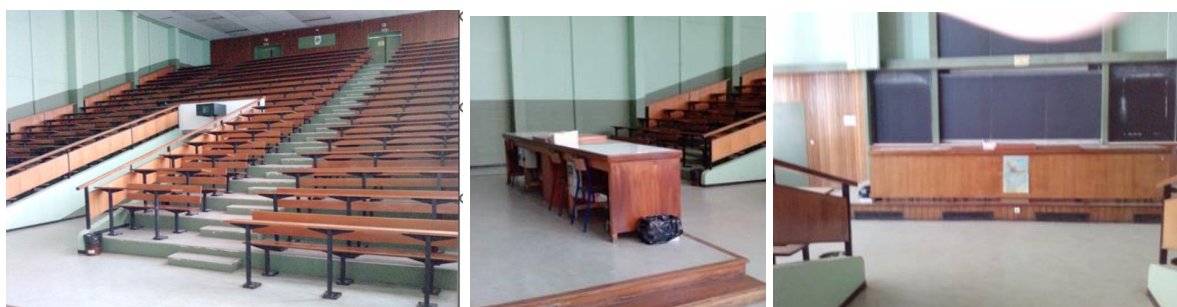
C'est pour éviter ces pertes de temps que Jean-Louis avait amené à Montpellier son vieux Solex de Vias, son village natal. C'est en passant par Sète qu'il avait fait le trajet jusqu'à Montpellier sur ce vélomoteur poussif mais fiable. Il faisait alors partie des premiers occupants de la toute nouvelle Cité Universitaire (bâtiment C, chambre 53). Ce Solex, placé sans anti-vol dans le garage à vélo situé à l'entrée de la cité était régulièrement « emprunté » par ses amis étudiants. Il est toujours revenu !

L'inauguration de ce campus moderne a eu lieu en automne 1963 dans l'amphithéâtre n° 1 en présence des autorités nationales et locales. C'est le Pr Linus Pauling, double prix Nobel, qui avait été invité et sa conférence sur la vitamine C avait été très appréciée de l'assistance. Jean-Louis, alors jeune délégué des étudiants, avait assisté à cet évènement bien impressionné et intimidé.

Les enseignements dispensés au cours de cette année universitaire 1963-1964 nous avaient surpris par leur rythme et leur méthode. Les cours magistraux se déroulaient dans des amphis bondés, le professeur n'établissant généralement aucun dialogue avec son auditoire. Le volume d'informations qu'un enseignant nous communiquait en une heure était colossal. Souvent, nous nous mettions à plusieurs pour prendre le cours : un d'entre nous notait les paroles, l'autre copiait les dessins... La vitesse avec laquelle s'accumulaient les connaissances à acquérir était stupéfiante.

Les amphithéâtres (de 1 à 6) que nous occupions étaient dédiés aux premiers cycles ; les salles de TD et TP étaient situées en rez-de-chaussée.

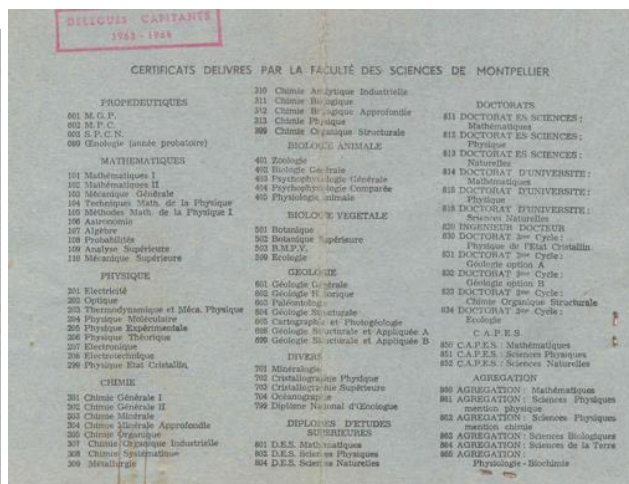
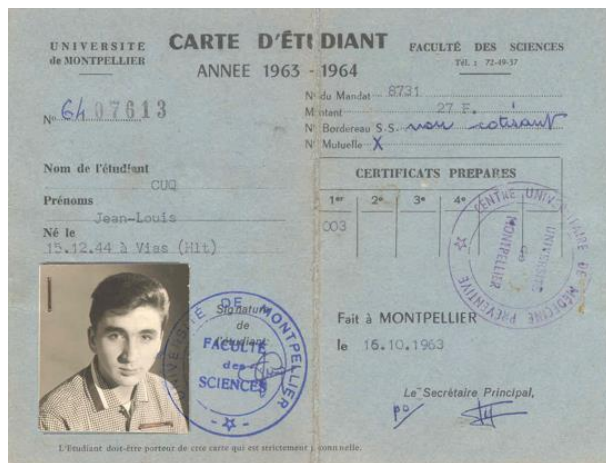
Les amphithéâtres intégraient toutes les innovations de l'époque : grands tableaux coulissants mus électriquement, un écran digne des plus grands cinés de Montpellier, de grands volets verticaux en aluminium dont l'angle permettait de réguler l'entrée de la lumière, une salle de projection tout en haut pouvant accueillir un projecteur, etc. Les professeurs étaient tous accompagnés de leur « technicien » qui préparait le tableau, l'effaçait à bon escient, ...



L'estrade, « la chaire », étaient impressionnantes. Un grand bureau pouvant servir de « paillasse » d'expérimentation avec arrivées de gaz, d'eau et d'électricité en occupait le centre. Un grand pupitre fermé à clé, clé dont disposait le professeur, contenait toutes les commandes

électriques (volets, écran, tableaux, lumières, ...). Utilisé par les étudiants pour se « divertir » ils ont été rapidement supprimés.

Voilà ma première carte d'étudiant. J'en étais fier. Au dos de la carte figuraient les certificats d'études supérieures qui pouvaient être préparés à la Faculté. Il n'y en avait pas beaucoup et les choix d'alors étaient faciles.



Parallèlement à ces nouvelles constructions, 18 chaires avaient créées entre 1956 et 1973.

13. Mai 68 à la Faculté des Sciences et mise en place de l'Université des Sciences et Techniques du Languedoc (USTL)

En mai 68, alors que les manifestations se multiplient, le doyen André Casadevall (1919-1989) est en mission en Egypte. Le vice-doyen, Pierre Dumontet (1927-1985) lui envoie télégrammes sur télégrammes pour le faire revenir d'urgence et fait son possible pour contenir la grogne ambiante. A l'époque les enseignants du cadre B, assistant et maître-assistant, ainsi que les étudiants n'avaient pas droit au chapitre. Des élections ont lieu pour mettre en place une Assemblée Constituante avec à sa tête trois co-présidents : Ernest Kahane pour les cadre A, Jacques Moret pour les cadre B et un étudiant du nom de Rigaud, si mes souvenirs sont exacts. Ce dernier avait une solide formation de syndicaliste pour diriger les débats. L'Assemblée Constituante avait pris le pouvoir et travaillait à la rédaction d'un règlement intérieur. Pendant ce temps le doyen expédiait les affaires courantes. Je me souviens de ces réunions, souvent nocturnes, de l'Assemblée Constituante dans le grand amphi plein à craquer, où étudiants et enseignants prenaient tour à tour la parole pour refaire le monde ! Une nuit, plusieurs orateurs, dont Ernest Kahane, se sont succédés à la tribune en commençant leur propos par cette même déclaration de foi : « je suis marxiste ». Il était deux heures du matin. Alors excédé, le physicien Edmond Groubert demande la parole et fait sa propre profession de foi en déclarant : « Eh bien moi je suis catholique et je demande la création à la faculté d'une chapelle pour faire le catéchisme ! ».

La bonne gestion des événements par le doyen Casadevall, sans débordement et sans dégâts, lui a valu d'être nommé directeur adjoint des enseignements supérieurs chargé des enseignements scientifiques. Pierre Dumontet lui succède en 1969 comme doyen, le dernier de la faculté des sciences. Avec l'aide de Casadevall au ministère, il va réussir à mettre en place une université des sciences et techniques dans le cadre de la loi Edgar Faure (1908-1988) promulguée le 12 novembre 1968. Le nouvel établissement qui est pourvu de statuts adaptés, prend le nom de

Il se dote pour la première fois d'un logo. On entre dans l'ère de la communication ! Pierre Dumontet est le premier président de l'USTL (1970-1972).

Que l'on me pardonne ce souvenir très personnel. Dans les années 1970, tout le monde porte une sorte de pull-over de couleur bleu marine avec brodé sur la poitrine les quatre lettres blanches : UCLA. Peu de gens savent ce que cela signifie, mais c'est la mode ! En fait il s'agit du sigle de l'Université de Californie Los Angeles. Irrité par cette mode qui nous vient d'Outre Atlantique, Valdo avait acheté le même pullover bleu sur lequel j'avais fait broder par ma femme, en blanc, USTL J'ai porté fièrement ce pull à la grande surprise de certains qui ne connaissaient nullement la signification de UCLA, mais me demandaient ce que voulait dire USTL !

14. René Maury crée l'IPA en 1956

Une conséquence inattendue des événements de mai 68 est l'arrivée à l'USTL de René Maury (1928-2013). En 1956, celui-ci crée au sein de la faculté de droit, l'IPA (Institut de Préparation aux Affaires). Homme de caractère, il ne s'entend pas avec ses collègues de droit et vient à l'USTL en 1969. L'IPA, qui constitue l'UER n° 12, est logé au rez-de-chaussée du bâtiment 11. En 1974, l'IPA est transformé en IAE (Institut d'Administration des Entreprises). Lille et Montpellier sont les seules universités scientifiques à avoir en leur sein un IAE.

Le bâtiment propre à l'IAE fut construit en 1992 par l'architecte montpelliérain François Fontès.

15. Grothendieck, un « excentrique » génial

Je n'ai pas connu Alexandre Grothendieck (né en 1928), et pourtant il est déjà dans le dictionnaire avec sa médaille Fields en 1966 et son prix Crawford en 1988. C'est grâce à lui et à sa médaille Fields que notre université figure bien dans le classement de Shanghai, ce qui mériterait un jour une plaque commémorative sur le bâtiment de Mathématiques !

De 1944 à 1948, Grothendieck est étudiant en licence de math à la faculté des sciences de Montpellier. Plus tard il revient comme professeur dans notre université de 1973 à 1988, date de sa retraite, soit une quinzaine d'années d'enseignement.

Incontestablement Grothendieck est un génie doublé d'un original foncièrement antimilitariste et écologiste convaincu avant l'heure. Il habitait Villecun près de Lodève, dans une maison sans électricité. C'était son choix. Été comme hiver, il venait à la fac en nu-pieds. Adeptes de la méditation, il avait hébergé chez lui des moines bouddhistes vietnamiens, qui au bout de quelques mois se sont retrouvés en situation irrégulière, ce qui lui valut un procès. Je me souviens avoir participé à une manifestation de soutien à Grothendieck devant le palais de justice au moment de son procès.

Un sujet d'examen de Grothendieck avait eu un retentissement particulier. Il avait demandé à ses étudiants de confectionner un dodécaèdre en papier. Tous les élèves avaient eu 18/20 en math, ce qui avait beaucoup fâché les autres membres du jury, mais pas du tout les étudiants.

Enfin dans un livre autobiographique de mille pages intitulé « Récoltes et semailles » écrit en 1984, Grothendieck rapporte que sa vie a été traversée par trois passions : les femmes, les math et la méditation.

Note : Un article de 14 pages sur Grothendieck est paru dans le numéro d'avril 2014 de « La Recherche ».

Conclusion

Aujourd'hui, **en 2014**, l'heure est à la fusion de nos deux universités, Montpellier 1 et Montpellier 2. On ne sait exactement ce que cela va donner tant dans l'avenir immédiat qu'à long terme et on perçoit chez tous les personnels une certaine inquiétude mais aussi une attente évidente. Alors restons pragmatiques et rappelons-nous ce proverbe africain plein de sagesse : « quand tu ne sais pas où tu vas, retourne-toi, tu verras d'où tu viens ».

Avec le rappel historique que nous venons de retracer, nous avons voulu, nourrir notre mémoire collective de ce riche passé, car on ne peut agir sans mémoire et plus la mémoire s'appauvrit, moins on est capable d'innovation.

Depuis 2014, année de cette conférence, **l'Université de Montpellier** est née et fonctionne fort bien.

*Cette conférence a été donnée dans la salle des actes de l'université le 25 juin 2014.
Cette publication rend hommage à Valdo Pellegrin qui nous a quitté, à la suite d'un accident de la route, le 20 juin 2022. Une croix a été implantée sur le talus du lieu de ce drame.



** Valdo Pellegrin, Dr es Sciences, était maître de conférences affecté à l'ENSCM et à l'ISIM
Jean-Louis Cuq, Pr agrégé, Dr es Sciences est président honoraire de l'université